

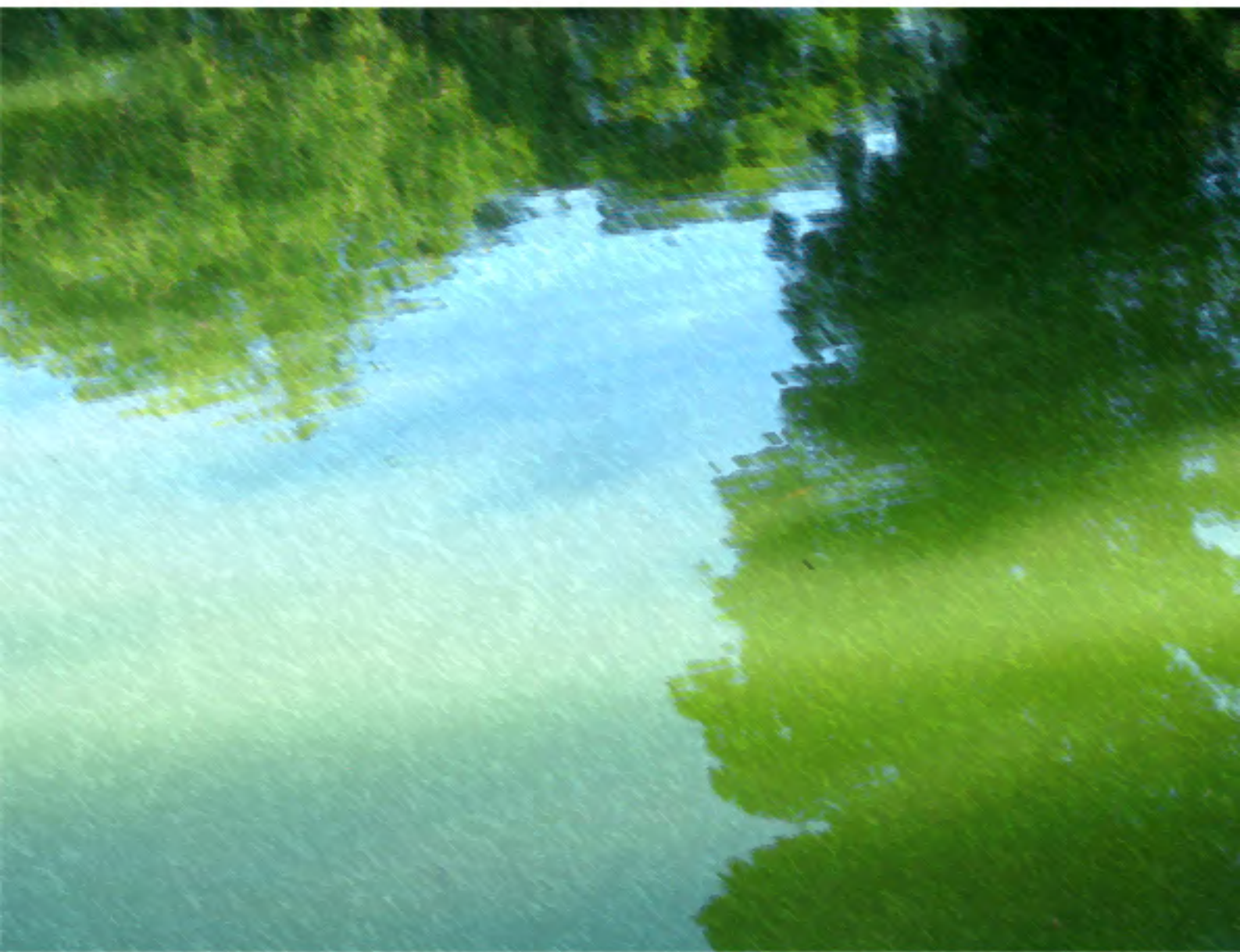
Camille Rouschmeyer



Pour les enfants

roman

Camille Rouschmeyer
UNE FEMME QUI ECRIT



Pour les enfants

© Edition Camille Rouschmeyer UNE FEMME QUI ECRIT, avril 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.undefemmequiecrit.com

« Regarde mes yeux. Ne regarde que mes yeux !
Ils sont si grands, tantôt bruns et dorés comme la
noisette, tantôt noirs comme l'eau dans l'ombre.
Regarde-les ! Puisses-tu comprendre ce qu'ils
promettent ! Si tu m'aimais un jour, ils te
verseraient la chaleur fidèle d'un cœur qui bat
d'anxiété...»

Colette
La paix chez les bêtes

« Je me rappelais une chanson que maman chantait quand j'étais tout petit petit. Elle était au lavoir avec un foulard noué sur la tête pour se protéger du soleil. Elle avait un tablier attaché sur le ventre et elle restait là des heures et des heures, les mains dans l'eau, en faisant beaucoup de mousse avec le savon. »

...

« La nuit aussi était arrivée. Il y avait seulement une lampe allumée dans la cuisine. Tout le monde était sorti, mais papa était assis devant la table en regardant fixement le mur. Il était accoudé sur la table, le menton appuyé sur sa main. »

José Mauro de Vasconcelos
Mon bel oranger

Ce jour-là, ta grand-mère avait invité son amie d'enfance...

Les poings serrés, joints sur le col de son manteau, Maud fit semblant de frissonner.

- Jamais je ne m'habituerai à ce froid !

Encore tout entière dans les souvenirs qu'elles avaient partagés, Léonore se leva pour la raccompagner, oubliant la douleur qui avait envahi son pied droit aux premières heures du jour. A l'instant où elle appuya son poids dessus,

il céda et elle perdit l'équilibre. Maud avait déjà tendu la main pour la retenir. Léonore saisit cette main fine et longue, et presque blanche.

Avant, en Algérie, les mains de Maud étaient dorées, ses bras nus et bronzés. Ici il faisait froid, Maud avait raison, mais ce serait bientôt le printemps, elle retrouverait ses couleurs et ce vert amande lui irait à merveille.

– Reviens vite, je te montrerai la robe, elle est presque terminée. Je crois que tu vas l'aimer.

Maud lui dit au revoir. Sa voix était nette, aussi franche que son regard et son sourire. La géographie de ce visage avait toujours fasciné Léonore ; quand elles étaient petites, elle fermait les yeux et y promenait, telle une aveugle, le bout de ses doigts. Adolescente, Maud lui jurait que si un jour elle avait assez d'argent, elle se ferait opérer. Elle avait été mordue par un chien lorsqu'elle était encore un bébé et il lui en était resté cinq cicatrices.

La plus large, à la racine des cheveux, elle la cachait sous sa frange. Une autre, fine et sinueuse, partait de la tempe droite, courait le long de l'oreille et se terminait en un minuscule cratère violacé juste sous la ligne de la mâchoire ; Maud avait encore recours à son abondante chevelure pour la masquer. La troisième creusait un sillon

de la narine jusqu'à la commissure des lèvres, toujours du côté droit de son visage, et ne faisait que la vieillir un peu comme elle suivait le chemin qu'une ride tracerait d'ici quelques années. Quant aux deux dernières, Maud ne pouvait les cacher, elles marquaient sa joue gauche d'un signe égal légèrement de biais, un peu au-dessous de la pommette.

Maud avait le teint mat et les cicatrices traçaient sur sa peau des signes berbères. Elle ressemblait à une Algérienne. Rien que pour cela, Léonore ne pourrait jamais oublier Mascara.

En grandissant, Maud avait appris à dissimuler aux regards ces marques qu'elle jugeait disgracieuses ; elle savait ralentir et préciser ses gestes pour que ses cheveux ne les dévoilent jamais au cours d'un mouvement trop ample ou trop rapide. Il lui arrivait pourtant d'envier le visage sans failles de Léonore, mais tandis que celle-ci était inconsciente de sa beauté, Maud avait su très tôt tirer parti de la sienne. Les garçons l'entouraient dans la cour du lycée. Ils lui étaient indifférents : elle aimait Othman depuis l'école primaire et cet amour était réciproque.

Elles avaient seize ans quand Maud était rentrée en France avec ses parents. Sur le quai, Léonore l'avait serrée dans ses bras en pleurant, elle se disait qu'elle ne la reverrait jamais. Mais un an plus tard, sa famille prenait la même décision.

C'était le printemps, Maud lui faisait découvrir Paris et la présentait à ses amis. Parmi eux, il y avait Martin.

Léonore ferma la porte derrière Maud et revint dans la salle à manger. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. 2h10, elle avait encore le temps avant le retour de Martin. Elle s'installa à la machine, rajusta le tissu sous l'aiguille et commença à actionner la pédale. Aussitôt la douleur se fit plus vive, mais elle décida de ne pas en tenir compte : elle voulait terminer la robe.

Lorsqu'elle stoppa la pédale, sa première pensée fut pour Martin et elle regarda à nouveau l'horloge. 4h15, il n'allait pas tarder à rentrer. Elle se demanda si elle avait le temps de se préparer une bassine d'eau chaude. Non, il était déjà tard, tant pis pour la crampe, elle finirait bien par disparaître.

Elle se leva, boitilla jusqu'à la chambre, prit dans l'armoire une paire d'épaisses chaussettes de laine et s'assit sur le lit pour les enfiler. Quand elle cambra le pied pour le glisser dans la chaussette, elle crut défaillir. Elle le redressa et le tira vers elle en le massant jusqu'à ce que la douleur s'apaise, puis elle mit les pantoufles de Martin, plus grandes et plus chaudes que les siennes, et alla à la cuisine.

Il y faisait froid, mais moins que dans la chambre. Elle remit du charbon et attisa le feu. Elle remplit d'eau la marmite, la posa sur le fourneau, prit dans le placard une botte de poireaux, trois grosses pommes de terre, quelques carottes et s'assit à la table pour éplucher le tout. Ses mains travaillaient vite, elle laissait vagabonder ses pensées. Quand elle eut fini, elle se leva, encore rêveuse, et fut surprise de constater que son pied ne lui faisait plus mal.

Debout devant l'évier elle rinçait les légumes en savourant l'absence de douleur, lorsqu'elle entendit le heurtoir.

Elle s'essuya les mains sur son tablier et alla ouvrir.